

**Les Chemins de la Fortune de Peter Kassovitz**  
(1964 – 43')

**Remarque:** cette transcription est destinée à aider à la compréhension et l'étude de l'œuvre de Chris Marker. Elle ne peut être éditée sans le consentement de l'auteur du film. De plus, elle comporte un certain nombre de fautes de grammaire ou d'orthographe, mais aussi d'identification de lieux ou de personnes, que le lecteur aura soin de corriger par lui-même.

**Générique du film (début) / 43 minutes**

Claude Joupoux et le service de la recherche de l'ORTF  
présentent

*Les chemins de la Fortune*

Filmé au Venezuela en 1963 avec la collaboration de Regis Debray

Achévé à Paris en 1964 grâce à Chris Marker

Commentaire de Remo Forlani

Dit par Jean Martin

Musique originale de André Hajdu

Photos fixes de Christian Hirou

Montage de Manuelle Castro et de Jean-Pierre Rousseau

Un film de Peter Kassovitz

« Non nova sed nove »

**Voix off**

[images d'enfants jouant dans la rue]

L'important, c'est d'atteindre l'Amérique. Nous y voilà. Il fait chaud. Très chaud. C'est le sud et c'est l'Amérique. Bien sûr, pour celui qui bourlingue, tout est merveille. Tout. Y compris ces petits chiots braillards et remuants. Les descendants des conquérants. Et le zest de sang indien n'y change rien. En bordée, les conquistadors s'avaient se contenter des moyens du bord.

[images enfants courant distribués les journaux]

Leurs ancêtres ont conquis un monde, et eux, ces gamins crasseux, chaque jour à 3h, ils vendent un journal qui s'appelle *El mundo* (*Le Monde*), un journal à sensation et à gros tirage qui ne parlera jamais d'eux, si ce n'est à la rubrique des chiens écrasés.

[enfants cours avec journaux sur la tête criant « Mundo ! Mundo ! Mundo ! etc. »]

[enfants plongeant dans l'eau d'une fontaine et puis voiture entrant dans le « tunel el silencio »]

Il y a à Caracas un quartier nommé « Le silence » (*El silencio*) ; un bloc administratif model, deux arrogants building qui se sont dressés là, au centre du vieux Caracas, sûrement pour rappeler à ceux qui auraient oublier qu'ici commence la route de la Fortune. *El silencio*, « Le silence ».

[vues esthétiques du sol depuis le building, puis vues de voitures roulant]

Caracas, un million quatre cent milles habitants et autant de voitures que d'âmes. Les autres, ceux qui vont à pied, autant dire qu'ils n'en ont pas d'âme ou alors, c'est qu'elle est bien mal trempée.

[vue d'un périphérique]

*Poulpo*, même le plus parisien des automobilistes n'y trouverait rien à redire. Rien !

[caméra embarquée en voiture, chat noir écrasé milieu de la route, puis retour sur les gamins vendant les journaux.]

Pour le Vénézuélien nanti d'une âme et d'une voiture longue à n'en plus finir que de tentations, comme la fièvre de l'or, la fièvre du gadget est contagieuse.

[vendeurs de gadget au bord des routes, léopard dans une voiture, vendeur de poupée...]

Il y a des jouets pour les enfants et pour ceux qui ne veulent pas d'enfants, il y a les préservatifs, comme *As Sultan*, un produit de consommation courante vendu à peine plus discrètement qu'à Barcelone la très catholique.

[vendeur bord de route de capote, puis retour sur enfants vendant le journal, puis joueur de baseball sur la plage]

Sport national : le baseball. Du baseball, rien à dire. Il faut avoir fréquenter Harvard ou sa banlieue pour comprendre la règle du jeu.

[Antenne parabolique et technicien bricolant sur les toits, et bruit de télécommunication]

Le Silence. Une ville muette pour celui qui débarque quand bien même il aurait passer ses nuits le nez sur un manuel se faisant fort de lui enseigner l'espagnol en 60 leçons. On peut naturellement s'amuser à jouer à l'étranger et interpréter chaque silence comme un signe d'amitié ou alors se dire, c'est peut-être plus simple et plus sain, que cette ville, après tout, n'est qu'une ville comme les autres. Une ville qui se fait et se défait aux petits bonheurs de la pioche des démolisseurs et de la truelle des bâtisseurs.

[chantiers de constructions...]

Notre terre est déjà si vieille que le Nouveau Monde a déjà ses vieux quartiers. Demain, après-demain, d'autres quartiers naîtront parce que chaque jour que Dieu fait, des milliers et des milliers de petits Vénézuéliens... (phrase laissée inachevée sur vue de la ville...)

[Homme mangeant sous les ponts du périph...]

Il y a les Italiens aussi. Dix contre un qu'ils ont bazaré tout ce qu'ils avaient là-bas à Naples, Rome, ou Milan, pour payer le prix de leur traversée. Maintenant c'est à Caracas qu'ils empilent des briques, sans doute en rêvant à Naples, Rome ou Milan.

Ils crevaient de la voir enfin cette Amérique à l'argent si facile et au soleil si chaud. Un soleil à ne pas mettre un paresseux dehors.

[image d'un paresseux dans les arbres, suivit d'images depuis une voiture roulant, mises en accéléré]

Il vit une vie au ralenti ou bien c'est nous qui allons vite, beaucoup trop vite.

[image d'une affiche, puis d'un fourmiller sur un trottoir]

L'Amérique, un nouveau monde qui fourmille d'animaux vieux comme le monde, tel ce fourmilier. C'est drôle les voyages. Quand on part, on croit qu'on va tout casser, on croit qu'il suffit d'aller jusqu'au bout de la route et qu'alors...

[policiers sortant d'un immeuble ou église]

L'ennui, c'est qu'au jour d'aujourd'hui le monde entier est policé.

[magasin de vente d'étuis de pistolet]

L'aventurier est mort, place aux mariolles. Le port d'arme est interdit, mais la vente des étuis est libre. Avoir traversé la mer pour jouer aux cow-boys comme un môme, misère...

[peintre portraitiste dans la rue en action]

À peine arrivé, l'émigrant s'insurge. On l'a trompé. L'Amérique n'est pas l'Amérique. Pour le natif, si !

[tourniquet de photographies, puis photomontage de portraits de gens dans la rue]

Quoi de plus attendrissant qu'un homme qui pose et qui prend la pose.

[jeune homme posant devant un photographe de rue, puis petits cireurs de chaussures]

Le sourire au photographe, un cache misère en plus. Quand le tonton indien recevra sa photo dans sa cabane, là-haut, sur la montagne, il croira que c'est arrivé, que le petit a fait son chemin, dans le dédale de la capitale, comme si leurs petits pouvaient faire leurs chemins avec les souliers des grands.

[téléphérique, puis tour Humboldt...]

Au bout du téléphérique, pire que le Sacré Cœur, la tour de Humboldt. M. Humboldt a passé quinze ans de sa vie à rédiger treize gros volumes relatant ses voyages aux régions équinoxiales du nouveau continent. On a donné son nom à un hôtel extrêmement luxueux, un hôtel sans hôte, un fantôme d'hôtel, parce que Caracas, c'est aussi la ville des rêves inachevés.

[vue de l'hélicoïde, immense architecture de béton à l'abandon]

L'hélicoïde. Ici devait s'élever un vaste centre commercial. Devait. Faute de crédits, on a arrêté les travaux. C'était au temps du grand dictateur, Pérez Jiménez. Encore un qui avait rêvé d'une certaine Amérique. Grâce au ciel, le métier de dictateur a aussi ses mortes saisons.

[vieille Rolls-Royce circulant dans les ruines du complexe]

Maintenant, le Venezuela est une démocratie, une république fédérative. À Jiménez ont succédé Betancourt et Leoni, et ceux qu'avaient attirés les rêves de grandeur du dictateur doivent se contenter de la triste promiscuité des *ranchitos*.

[vue de bidonville...]

Jiménez promettait monts et merveilles à qui voulait l'entendre. Ils l'ont entendu et ils sont venus. Les dictateurs ne tiennent jamais leurs promesses. Dans cette ceinture de cabanes à lapin qui encerclent la ville, vivent 400'000 chômeurs.

[vue de cité HLM, etc.]

Il y a pire encore, peut-être, que les *ranchitos* : ces bloc d'urbanisation, ces immenses maisons prisons. Désolante cité au cœur de la cité où la police, elle-même, n'a pas le droit de citer. A croire que sans taudis, une ville ne serait pas une ville.

[Statue de la justice...]

C'est comme les figures allégoriques, nulle cité sensée ne saurait s'en passer.

[Hommes sur échafaudage d'un building avec volets anti-soleil...]

Il faut du soleil, aussi, pour faire une ville lumière, beaucoup de soleil, parfois trop.

[Orage, enfants vendant les journaux, puis voiture roulant sur route inondée, puis diverses rue sous la pluie, inondées, enfants jouant avec l'eau de pluie...]

Notez qu'à Caracas il pleut aussi, comme chez Prévert ou Mac Orlan, à ceci près que ce n'est pas sur Brest, Le Havre, Ouessant, pas un crachin, des trompes.

[Enfants riches à la piscine, hôtel touristes...]

Pendant ce temps, les riches... non ! trop facile. Nous ne sommes plus au temps des millionnaires à cigare et à huit reflets pour films russes. Aujourd'hui les cover-girls de Dior posent devant le Kremlin et le fait de dire qu'il y a à Caracas un hôtel pour touristes made in USA nommé Tamanaco n'y changerait rien. Ne rien dire. Se contenter d'être ce glouton optique inventé par les frères Louis et Auguste Lumières, simplement voir ce que nous fait voir l'œil de la caméra.

[rapace dans le ciel, atterrissant sur une décharge, puis vues des hommes travaillant dans la décharge = très longue séquence avec musique en fond]

Au *Basurero*, hommes et oiseaux se disputent les ordures de la ville. C'est tout.

Caracas, 1'480'000 habitants. Caracas, latitude 10°30'24''. Des hommes y vivent, des hommes y meurent. Des hommes y vivent une vie qui ressemble comme une sœur à celle que nous nous vivons partout ailleurs.

[enfant vendant le journal]

Et pourtant Caracas, c'est l'Amérique. C'est l'Amérique, mais ce n'est pas tout le Venezuela. Retirez 1'480'000 de 7'000'000, il vous reste encore 5'520'000 Venezueliens. Ceux-là, les autres, où vivent-ils ? Sur l'eau.

[maisons sur pilotis filmées depuis une pirogue en marche..., puis chacun des lieux nommées, plus une porcherie et un élevage artisanale de poissons sous une des maisons.]

Un pays de castors auquel un conquistador avait le goût des images donna le nom de petite Venise, prononcé Venezuela. Enfin, les promesses faites par Jules Verne sont tenues. Pour un peu, on jouerait les Rousseau et parlerait petit nègre, bon sauvage et autre foutaise du même tonneau. Encore une fois ne rien dire. Observer, et chercher entre ce pays et le nôtre, les dénominateurs communs. La publicité par exemple, le commissariat, l'école, l'église...

C'est l'enchantement du Rio Lemon. Le sud, tel que le chante si bien Dean Martin et Mariano. Mais il faut se méfier, la ville est encore toute proche.

[vue d'avions et aéroport..., puis vues variées des *Guairos*]

Ici, à deux pas de la Colombie, des Indiens se sont faits citoyens. Les *Guairos*, qui ont eu le génie de s'accommoder des bienfaits et des méfaits de la civilisation.

À Maracaibo, il n'est plus un seul peau-rouge pour croire qu'un jet est un oiseau d'acier, que les scénaristes de westerns s'en souviennent. Ils hantent une ville à drugstores et à aéroport, mais ils continuent à promener des énormes pompons de marin. Pas une amulette, un trompe serpent.

[Pont suspendu, avec circulation, agents de police, téléphone]

Voyageur, n'oublie jamais que tu es dans un pays civilisé, la preuve : ce pont, le pont de Maracaibo, c'est l'un des plus longs du monde, LE plus long !

[route du pont en accéléré, puis route de montagne, avec accident de voiture en fin. Puis paysans travaillant dans les Andes]

Les Andes, une contrée fertile mais difficile à exploiter.

[vues du téléphérique, puis mont Bolivar...]

Après le pont le plus long, le téléphérique le plus long. C'est au pic Bolivar qu'il conduit. Bolivar. Simon Bolivar. Il a conquis de haute lutte son surnom de *libertador*. Paris lui doit une avenue, un square et une station de métro, et il est mort en disant : « J'ai labouré la mer », joli mot de la fin pour un idéaliste un rien désenchanté.

[vues des mines de sel]

Aujourd'hui, à Araya, labourer la mer est devenu un métier. Une bonne affaire les salines, qui se chiffre chaque année en million de bolivars.

[vue de plages paradisiaques...]

Bien sûr, il y a Cumana, la mer des Antilles. Alors le mot paradis revient à l'esprit.

[pilote d'avion, survolant des montagnes brumeuses...]

Pour traverser la Sabana Grande, un seul moyen : l'avion. A moins évidemment que vous ne soyez un chien, un rat, un indien, un chercheur d'or ou de diamants, ce qui revient au même. Alors c'est à pied que vous partirez pour le long, l'interminable voyage. Santa Helena, même pas de piste d'atterrissage. Nous sommes ici très près du Brésil et du Paradis, du vrai, de celui que l'on gagne en respectant la loi du Seigneur.

[Atterrissage de l'avion, puis missionnaire en voiture...]

De braves gens ces missionnaires. Ils ont fait des milliers et des milliers de kilomètre pour proposer une autre Amérique à ces Américains qui rêvent à tout sauf à l'Amérique.

[Groupe d'enfant et de femmes de la mission posant devant la caméra, photo par le missionnaire, puis vue de l'église en pierre et des statues d'anges]

Pour que le Seigneur ait ici une demeure digne de ce nom, une fois n'est pas coutume, les anges ont pris l'avion, entassés dans une soute aux bagages avec des sacs de béton et des tonnes de cette fameuse pierre avec laquelle on bâtit des églises.

[Ecole de la mission]

[Militaire, comparant des armes, au poste frontière, devant des enfants]

Au Brésil, de l'autre côté de la frontière, ce ne sont plus les âmes que l'on trafique, mais les armes. Le Venezuela a aussi son Far West, un *no man's land* où les soldats viennent jouer aux petits soldats.

[Vues depuis la berge d'un petit bateau sur le fleuve]

El Rio Orinoco. Jules Vernes qui est mort sans jamais l'avoir vu disait « le superbe Rinoc », un bien grand et un bien beau fleuve en vérité. Imaginez une Loire ou une Seine qui traverserait non pas de fertiles vallées pour congés payés mais le classique décor films d'aventure du temps où l'Amérique partait à sa propre conquête parce qu'elle venait de mettre au point le Technicolor. Ou plutôt non, n' imaginez rien, laissez-vous porter par les eaux de ce fleuve interminable.

[vue du pont d'un bateau, des passagers dormant ou attendant dans des hamacs, puis vues du fleuves, puis un bidonville de campagne]

Pour certains, pour beaucoup, voici le terme du voyage. Ce qu'ils croient dur comme fer être leur dernière étape : le village des diamants.

[vue d'un chercheur de diamants dans son trou, puis ses compagnons au travail...]

Ici, théoriquement, il suffit de draguer, les diamants sont partout, dans la terre, comme dans l'eau.

[un bateau arrivant...]

Sur les rives du Rio Caroni, des hommes croient pouvoir en finir avec la misère comme qui a Caracas fouillent inlassablement d'ordures du Basurero. Ils sont venus de partout. Ici, on parle hollandais, tchèque, hongrois, corse, allemand, petit-nègre et petit-blanc. On se nomme John, Peter ou Mortimer, comme dans les vrais films d'aventure, ou tout bêtement Pierre, Paul ou Martin.

[vue de scaphandriers en action]

Un métier comme un autre. On plonge, on replonge, on gratte le fond boueux et bourbeux du fleuve, facile. Facile, oui ! Mais à la longue... Tous les jours plonger et rester une heure au fond, parfois plus, à emplir des sacs de boues. Une heure pareille à un siècle, avec le poids de 40 mètre d'eau sur les épaules, et ces bouffés d'air tiède qu'un compresseur acheté dans on ne sait quel surplus, distille chichement.

[hommes au repos, puis homme buvant directement l'eau du fleuve, puis se lavant...]

Drôle de routine que cette pêche interminable au caillou. Et puis, il y a les **arias**, ces saloperies de petits poissons dont la morsure vous paralyse pendant un mois. Eh oui ! c'est ça l'aventure. Vue de Paris, de Coulommiers ou d'Orléans, la pêche aux diamants ça vous a de mirobolantes aventures de roman, vue de près un documentaire, de temps en temps, pas bien souvent, un éclat de diamant. Parfois, la richesse. Souvent au fond du fleuve, des bagarres éclatent, dont l'enjeu est un éclat minérale pas plus gros qu'une chiure de mouche. Souvent les cordes des scaphandres s'en mêlent. Au puits dit Fidel Castro, 6 hommes sont morts il n'y a pas bien longtemps. Un métier comme un autre, un métier de dingues car il faut être fou, n'est-ce pas, pour se plier aux lois de ce métier qui n'en à pas.

[chez les diamantaires]

Croyez-moi. Si vous avez vraiment envie d'un diamant, allez faire un tour rue de la Paix.

[vues d'une mine de fer à ciel ouvert, extraction du minerais et transport en wagons]

Si c'est le fer qui vous tente, alors là, le fer, c'est du sérieux. Venezuela, 1958, production annuelle, 17 millions de tonnes de minerais de fer et il y a eu, et il y aura de meilleures années. C'est qu'il en faudra du temps pour venir à bout de ces montagnes de fer. Peu à peu, la Guyane prend conscience de ses vraies richesses. Une très bonne affaire l'Orinoco Mining. Une affaire américaine, mais du nord.

[cadavre d'animaux au bord de la route, puis puits de pétrole offshore]

Un continent où on vit et meurt bien plus vite qu'ailleurs. Ici tout va plus vite. Prenez le pétrole. Avant guerre, en 1938, 26 millions de tonnes par an. 20 ans après 150 millions de tonnes. Où est-il ? Partout, sous la terre, sous l'eau. Christophe Colomb avait raison, mais Laurent Drake avait du nez. Né à Gênes, Barcelone ou dans l'une des 6 ou 7 villes qui se disputent la gloire de l'avoir vu grandir, Christophe Colomb était Américain du sud par vocation. Le colonel Drake, lui, était Américain du nord. Colomb était un découvreur. Le colonel Drake, un exploitateur. Colomb a découvert l'Amérique, c'était ingénieux. Drake a découvert le pétrole, c'était génial.

Il y a plus de banque-note (?) dans les eaux du Maracaibo que dans les banques de New York, Washington ou Frisco. Et les banque-notes, n'est-ce pas, qu'on les nomme dollar ou bolivar... Un jour, le Venezuela deviendra vraiment le Venezuela, un pays où, las de courir la fortune à l'aveuglette, les chercheurs de diamants rentreront dans le rang. Il faudra bien que l'aventurier se fasse à cette idée, son destin, c'est d'être supplanté par le technicien.

[Puits de pétrole off-shore en action, puis bord de route avec panneaux de campagne électorale]

“Vota negro, vota negro, vota negro!”, ça sonne bien. Une couleur facile à retenir. Votez nègre, c'est voter noir. La couleur du gouvernement.

[Photomontage de musiciens de fanfare, puis film de maquisard en marche dans la jungle]

Au Falcon, pourtant il y a un maquis. Oui, dans les montagnes du Falcon, à 600 misérables kilomètres de Caracas.

En 1964, Zapata a lu Marx et Mao, et il se nomme Castro ou Douglas Bravo.

[image d'archive d'un chef des révolutionnaires (en espagnol)]

Universitaire d'origine portugaise, Bravo a déjà 4 ans de maquis derrière lui. C'est un politique. Plus un tacticien et un théoricien qu'un *dynamiteros*. Mais arrêtons nous là. Faute de pouvoir donner toutes informations utiles, bornons nous à une parenthèse.

[images des maquisards en entraînement, au ravitaillement de bananes, de canne à sucre, d'eau etc., longue séquence]

[vues de la mer, puis du bord de mer avec des filets de pêcheurs étendus pour sécher...]

Drôle de route. Drôle de voyage. Un pays comme un autre. Peut-être un peu plus beau que les autres tout de même et qui promet.

FIN

[voiture roulant au crépuscule, vue de la ligne d'horizon, en accéléré, et encore un accident factice]